

Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 24 (1956)
Heft: 9

Artikel: Barrage D. M. 52
Autor: Magnaud, Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-570408>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 20.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Barrage D. M. 52

Nouvelle inédité de Jean Magnaud

A travers le store vénitien il voyait brûler la campagne. De temps en temps un peu de l'immense nuage de sable soulevé par les «scrapers» venait se poser sur les lames du volet avec un bruit de scie fine. Derrière lui un ventilateur vrombissait aux parois préfabriquées de son bureau.

Au cœur de ce chantier il se sentait comme au Mexique. Les passions y étaient aussi vives et cette zone laborieuse, à la tombée de la nuit, se transformait en quartier réservé qu'on appelait «Chicago». Les règlements de compte y tuaient plus d'hommes que les accidents du travail. La région de France bête et paisible où le barrage était entrepris vivait dans la terreur.

Pour éviter que la Police d'Etat ne s'en mêle, la direction avait engagé un homme de fer qui en cinq jours, avait licencié, déporté même, plus de mille ouvriers, étrangers pour la plupart. A son tour le terroriste avait été congédié après sa terreur nécessaire.

Et la suite, plus subtile, de l'épuration avait été confiée à un ingénieur frais émoulu, Gilbert D. qu'avait précédé sa réputation d'adresse autant que celle de ses hautes capacités techniques.

Le dossier qu'il avait sous les yeux était parmi les plus banals: filles violentées, voitures abîmées, ivresse, scandale, bris de vitres, injures, obscénités. Rien que des tours de bons garçons. Fort du soutien syndical les coupables tentèrent de pénétrer en groupe dans son bureau. Il les mit à la porte en annonçant qu'il les appellerait un à un.

Il consultait ses fiches lorsque l'un d'eux rentra sans avoir frappé. Il regarda l'ingénieur d'un air railleur et désinvolte et marcha vers la fenêtre d'où il contempla le fleuve. Il dit, tournant le dos à Gilbert:

— C'est pas la peine de vous casser. Tous les gars que vous allez appeler c'est mon équipe, dans le boulot comme dans le reste. Je trinquerai à leur place, si vous voulez . . .

Il avait l'air russe ou polonais, comme eux blond, puissant, les yeux bleus, les gestes lents et tenaces. Ses bras avaient, par rapport à son corps, la même importance que les pinces chez l'écrevisse. Il portait le premier blue-jeans du barrage et un maillot de corps blanc qu'il avait mis pour la confrontation.

— Vous avez f... à la porte trente camions de voyous, vous avez bien fait. Mais nous on est pas des gangsters. On bosse. C'est moi qui ai donné le premier coup de pelle du barrage . . .

«En guise de Russe ou de Polonais, pensa Gilbert, ce garçon là sort tout droit de Billancourt!»

—... Le premier coup de pelle du barrage, reprit l'ouvrier. De là à là, dit-il en étendant les bras derrière le volet horizontal, c'étaient des arbres, des fermes et des routes . . . Les gens étaient craintifs et les ingénieurs avaient mal au ventre de démolir tout ça. Moi j'ai sauté dans

mon bulldozer et vlan! les pans de bicoques avec la tapisserie des chambres à coucher . . . Vous n'étiez même pas né à cette époque!

— Pas né! dit l'ingénieur gaiement. Et ça?

Il tendit à l'homme leurs deux fiches.

— C'est drôle, vous avez votre fiche, comme nous. Il lut à haute voix: «1927» . . . vous avez vingt-cinq berges, deux de moins que moi . . . Et une belle petite gueule qui connaît rien à son boulot.

— Non, dit ironiquement l'ingénieur, rien du tout. Mon métier je l'ai appris en bâtiissant des reposoirs le jour de la fête Dieu.

Il pensa: «Il aime passionnément son métier et son barrage. Son équipe doit partager son amour, à son exemple et par admiration».

L'ouvrier maintenait son regard perdu sur le chantier que frappait un soleil blanc comme un fer trop chauffé. Il en embrassait toute l'étendue, reniflait la poussière et recueillait avec amour les coups d'un marteau-pilon qui enfonçait dans l'eau des piquets goudronnés.

— C'est ma vie, dit-il. J'aime ça et je veux rester jusqu'au bout. Si vous m'éjectez comme les autres vous ferez un sale coup et je vous revaudrai ça.

— Les menaces, dit simplement, l'ingénieur, ne sont pas le bon moyen de me flétrir.

Depuis leur entrevue, l'ingénieur avait souvent troqué le costume de ville contre les bottes et le treillis. On l'avait vu partout sur le front du barrage, marchant de ses grands pas vers les plus grands périls. Il était ressorti ensanglanté d'une cloche couchée au fond du fleuve, avait nagé, plongé, traversé l'eau sur trois cables tendus à quarante mètres. Il était là à l'heure la plus difficile, celle qui suit le déjeuner. Alors il s'immobilisait sous le soleil, jambes en tréteau, rejettait un peu sa casquette sale et partait d'un rire immense qui atteignait l'autre rive et livrait le chantier à la jeunesse, à la force et à la bonne humeur.

Certain samedi il délaissa ses travaux plus tard que de coutume pour n'avoir pas à quitter son accoutrement d'ouvrier. Le chantier était désert, exception faite des agents de vigilance qu'il évita aisément. Il avança par un chemin de traverse aux bords duquel poussaient malgré tout des tomates et du maïs. Puis les arbrisseaux engloutissaient le sentier et bouchaient la vue. Gilbert avança encore de cent mètres avant de tomber sur une moto arrêtée en travers du chemin comme pour lui barrer le passage. Sur la moto l'ouvrier rebelle. Il regardait venir son chef avec des yeux plissés par la malice et le défi. Un blouson militaire enveloppait son large thorax et s'arrêtait un peu au dessus des fesses où le blue-jeans portait, outre ses rivets de cuivre, trois petits feux rouges.

Gilbert n'attendit pas qu'ils fussentverts pour s'avancer vers l'homme et, sans mot dire, sauter audacieusement sur son «tansad». Alors l'ouvrier démarra avec fureur et lança sa machine dans la direction des Cévennes.

Ils roulèrent des heures sans mot dire; la nuit tomba tout à fait et le pouce de l'ouvrier alluma le phare. Peu à peu la moto quittait les routes pour des chemins où elle bousculait les cailloux et dérangeait les bêtes sauvages. La même fièvre de fuite et de vitesse habitait visiblement les deux hommes. Ils attendirent que l'épuisement leur coupât bras et jambes pour s'arrêter.

L'ouvrier cala lourdement sa moto. Il lissa ses cheveux, dessilla ses grands yeux rafraîchis par la nuit.

— Tu me cherches hein? Tu peux bien répondre maintenant qu'on est seul et loin de tout. Pourquoi tu me cherches? Tu veux que je fasse une grosse gaffe pour pouvoir me renvoyer?

— Tu n'y es pas, répondit l'ingénieur.

Ils s'avancèrent à pieds dans la nuit d'un pays qu'ils paraissaient connaître aussi bien l'un que l'autre.

— Il faudra marcher toute la nuit, j'ai pas l'intention de redescendre, dit l'homme soudain rembruni.

— Bon, fit Gilbert. Et il sauta dans un pré, vers un tas de foin. Il trouva aussi une bâche qu'il étendit et sur laquelle il s'allongea, tout contre la meule.

C'était l'instant terrible où il faut prendre aux cheveux le miracle et le tirer à soi, le soumettre à sa volonté quasi surnaturelle.

— C'est samedi, dit l'ingénieur; d'ordinaire tu es en train de faire les quatre cents coups avec ta bande. Que se passe-t-il donc cette semaine?

L'ouvrier vint aussitôt s'asseoir.

— Ne faites pas le malin, dit-il. Vous pouvez nous mettre à pieds mais nous on peut beaucoup plus contre vous. On a décidé de se tenir à carreau des fois que la décision ne serait pas prise.

L'ingénieur remarqua le vouvoiement revenu. Il répondit:

— Elle ne l'est pas.

Le meneur s'allongea, la tête adossée au foin.

— Vous la prenez quand? Et d'abord qui la prend?

— Je la prendrai seul et quand je voudrai.

L'ouvrier ne put se retenir de lui mettre la main sur la gorge, de le chahuter comme un camarade en disant:

— Ta parole que tu me garderas . . .

— Je t'ai déjà dit que je ne cédaient pas à la force.

L'ouvrier se rejeta dans son foin. Ils parlèrent de Paris, des banlieues de Paris.

— Je croyais, dit l'homme, que tu étais un ingénieur de paperasse et puis je t'ai vu sur le chantier. Je croyais que tu étais un parisien de salon et puis tu me parles des banlieues comme personne . . .

Il ajouta après un temps mort:

— Tout à l'heure ton cou était froid quand j'ai posé ma main dessus.

On est au moins à neuf cents mètres. Tu vas prendre mal.

Il se leva pour creuser la meule.

— On a beau être de Pantin on sait ce que c'est la campagne!

Il fit une profonde niche où leurs corps purent tenir de toute leur longueur. Mais elle était étroite. Ils étaient l'un tout contre l'autre. Ils avaient quitté leur blouson pour soutenir leur tête. Gilbert chercha la peau brûlante de l'ouvrier. L'ouvrier accapara le corps glacé du jeune homme comme pour étancher une soif.

Il lui avait pris sa montre et l'ingénieur avait cru avoir affaire à un truand banal. L'ouvrier n'avait-il pas dit: «Maintenant tu ne pourras plus me renvoyer . . .»? Mais d'une semaine de confusion, de malaise, de haine même, résulta un amour extraordinaire qui avait la force du soleil d'août et les dimensions colossales de leur entreprise commune. Et quand il fut assuré des sentiments de l'ingénieur, l'ouvrier rendit la montre en disant: «C'était pour être sûr de te revoir». Ils se rencontraient tous les jours après le travail et s'aimaient au fond des trous profonds et circulaires creusés pour opérer des sondages. Le samedi ils partaient ensemble en voiture et la bande qui avait tout compris gardait le secret et prenait des plaisirs plus pacifiques qu'autrefois avec les jeunots de la cité des célibataires.

Le dénouement fut à l'échelle du décor, des hommes et de leur passion. Un après-midi que le meneur dormait au fond de leur trou préféré, un ingénieur avait expérimenté le dernier arrivé des bulldozer, un engin de peu de bruit, de grande vitesse et de grande capacité. Il était arrivé le matin même d'Amérique, importé à prix d'or comme le caprice de tous ces hommes raisonnables. Balayant l'espace il avait nivelé le sol, remis dans son trou la bosse de terre et couvert l'homme endormi de sept ou huit mètres cubes de terre sur lesquels il était passé par surcroît.

Ce n'est qu'un quart d'heure plus tard, quand il vit Gilbert, que l'ingénieur se dressa sur le siège de sa machine, roide et décomposé, hurlant dans le fracas des grues, devant l'image qu'il n'identifiait qu'après coup: «Il y avait un homme au fond d'un de ces trous! Sauvez-le!»

J. M.

Le Malfaiteur

de Julien Green (Editions Plon)

Lorsqu'aux beaux jours d'été, le temps des vacances me donne la possibilité de quitter la capitale, j'aime m'aventurer, un peu au hasard, dans les belles villes de nos provinces du sud, si riches en souvenirs et en témoignages d'un passé à jamais révolu.